

Il faut de tout pour faire un monde

Lise Tremblay, *La héronnière*, Montréal, Leméac, 2003, 112 p.
Gilles Pellerin, *Î (i tréma)*, Québec, L'instant même, 2004, 154 p.
Jean-Louis Trudel, *Jonctions impossibles*, Ottawa, Vermillon, 2003, 142 p.

Michel Lord

Number 115, Fall 2004

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/36954ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Lord, M. (2004). Review of [Il faut de tout pour faire un monde / Lise Tremblay, *La héronnière*, Montréal, Leméac, 2003, 112 p. / Gilles Pellerin, *Î (i tréma)*, Québec, L'instant même, 2004, 154 p. / Jean-Louis Trudel, *Jonctions impossibles*, Ottawa, Vermillon, 2003, 142 p.] *Lettres québécoises*, (115), 31–32.

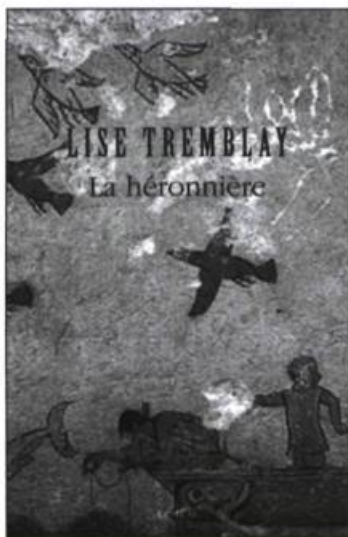
Il faut de tout pour faire un monde

Ces trois nouvelliers n'ont en commun que le désir de bousculer le silence qui nous étouffe.

NOUVELLE

MICHEL LORD

APRÈS UN DÉBUT ROMANESQUE enviable, avec ses trois romans parus depuis 1990, dont deux qui ont eu droit à une réédition (*L'hiver de pluie*, XYZ éditeur, 1990; BQ, 1997 et *La pêche blanche*, Leméac, 1994; BQ, 2001) et un qui a remporté le Prix du Gouverneur général du Conseil des Arts du Canada (*La danse juive*, Leméac, 1999), Lise Tremblay offre en 2003, avec *La héronnière*, un premier recueil de nouvelles à la hauteur des attentes, et qui récolte déjà des prix (Grand Prix du livre de la Ville de Montréal 2003, Prix des libraires du Québec 2004). C'est dire que cette œuvre plaît à tous les publics.



Quel est donc le secret de cette réussite? Sans doute le fait que, chez Lise Tremblay, même si les univers représentés sont plutôt sombres et même noirs, la langue et la manière de conter coulent de source. Cette manière s'apparente d'ailleurs à celle de Jacques Poulin à qui le narrateur du premier roman, *L'hiver de pluie*, fait de nombreux clins d'œil.

Un art de la simplicité apparente donc, mais pour être le difficile. Cela, dans un genre qui n'est pas sans parenté avec le récit du terroir, mais pas celui des « rapaillages » de « vieilles choses » édulcorées du début du xx^e siècle où le regard était tourné vers un passé idéalisé que l'on voyait fuir avec regret. On a plutôt affaire ici à un terroir peut-être régionaliste, mais qui résonne de manière moderne, sans doute parce que l'auteure ne craint pas d'aborder la réalité nord-américaine de plein fouet. À tout prendre, le recueil se rapprocherait plus des nouvelles d'Albert Laberge, la représentation de l'abject en moins. Autrement dit, Lise Tremblay pratiquerait une forme de naturalisme contemporain où le discours colle de près à la réalité et aux perceptions d'un petit village innommé du Nord.



GILLES PELLERIN

Les cinq nouvelles de *La héronnière*, toutes interreliées, parlent d'abandon, de silence(s), de solitude, de sentiment de trahison, d'amitiés rompues pour

des vécus démesurément grossiers, de meurtre, de mort... La vie quoi! Tout cela raconté de la façon la plus sobre, bien que certains moments soient surchargés d'émotions. Ce sont finalement des portraits de « héros » de la quotidienneté que Lise Tremblay offre: celui, par exemple, de cet homme dans la première nouvelle, « La roulotte », laissé à lui-même après le brusque départ de sa femme et qui veut tuer celle qu'il croit responsable de son malheur; celui, plus résigné de cet autre homme dans la nouvelle de clôture, « Le dernier couronnement », malade cardiaque défait depuis la mort de sa femme. Deux nouvelles, « Élisabeth a menti » et « La beauté de Jeanne Moreau », tournent autour de deux femmes surtout, la narratrice, professeure comme l'auteure, nouant une amitié avec une femme du village qui rompt tout lien après une bien légère mésentente (légère aux yeux de la narratrice citadine, car au village, lieu du mensonge et des secrets, certains détails prennent des proportions effrayantes). La nouvelle éponyme, « La héronnière », tient un peu du suspense « policier », avec ce garde-chasse qui fait en quelque sorte office d'inspecteur dans une histoire de meurtre. Ce ne sont là que quelques aspects de ce recueil aux dimensions multiples et coulées dans une écriture toujours fascinante.

« [P]ÉNÉTRER CHEZ SOI PAR EFFRACTION »

Avec ce treizième livre, Gilles Pellerin n'en est qu'à son quatrième recueil de nouvelles, le dernier datant déjà de 1992 (*Je reviens avec la nuit*). S'il domine toujours d'une certaine façon la scène nouvellistique québécoise, c'est qu'il en est l'artisan et le promoteur le plus acharné, dirigeant *L'instant même* d'une main de maître depuis sa fondation en 1986.

Y (i tréma), sous-titré *nouvelles et autres textes narratifs*, contient pas moins de 84 très courts textes, dont 25 repris de parutions précédentes et dont la longueur moyenne est d'une page et demie. C'est dire l'affection de Pellerin pour le genre *bref*. L'amateur de romans-fleuves n'y trouvera pas son compte, mais l'amoureux du *bref* se délectera de ces nouvelles incisives et parfois si courtes que le texte ne dépasse

pas le titre: ainsi, avec « C'est trop », c'est déjà assez. D'autres textes s'attaquent gentiment à l'usage du féminin dans notre belle langue, comme

Gilles Pellerin

i (i tréma)

L'inslant même

ces deux seuls mots dans « Bienséance politique et respect des femmes » : « Personnel(le) demandé(e) » (p. 121).

Ī (i tréma) ressemble à un carnet de notes, tantôt autobiographiques, tantôt résolument fictives, de ces notes que les écrivains griffonnent au gré des jours, des voyages, peaufinent, cisèlent, burinent. Les jeux langagiers dominent l'esthétique de Pellerin, à commencer par cet énigmatique titre, *Ī (i tréma)*, qui ne revient jamais dans le corps du recueil et que le communiqué présente comme « à l'image

de la poétique d'un nouvelliste qui a toujours lancé ses textes à l'emporte-pièce, laissant aux lecteurs le soin de reconstituer ce qui précède la phrase initiale — particulièrement lorsque le texte ne fait qu'une ligne ». Le lecteur, de fait, ne chôme pas chez Pellerin, mais il peut tout aussi bien être cet archéologue qui doit faire lui-même ce travail de reconstitution à partir des bribes — des ruines de l'histoire — qui lui sont offertes, ou encore, il peut tout simplement se laisser aller au plaisir du texte, aux jeux de mots, d'esprit auxquels Pellerin se livre constamment. Le nouvelliste — aussi et toujours un peu essayiste — qu'est Pellerin se livre à des combats amoureux avec la langue. Cela peut atteindre un zénith, jamais le nadir : « Dès le moment où ont commencé nos rapports bivaldes, il m'a semblé aller de soi que nous entarvions [...]. Je ne vous cache pas ma préférence pour ces instinatoires dans lesquels nous trouvons [...] durance et mertil. » (« L'esprit et la lettre ») Il y a ici du langage exploré à la Claude Gauvreau.

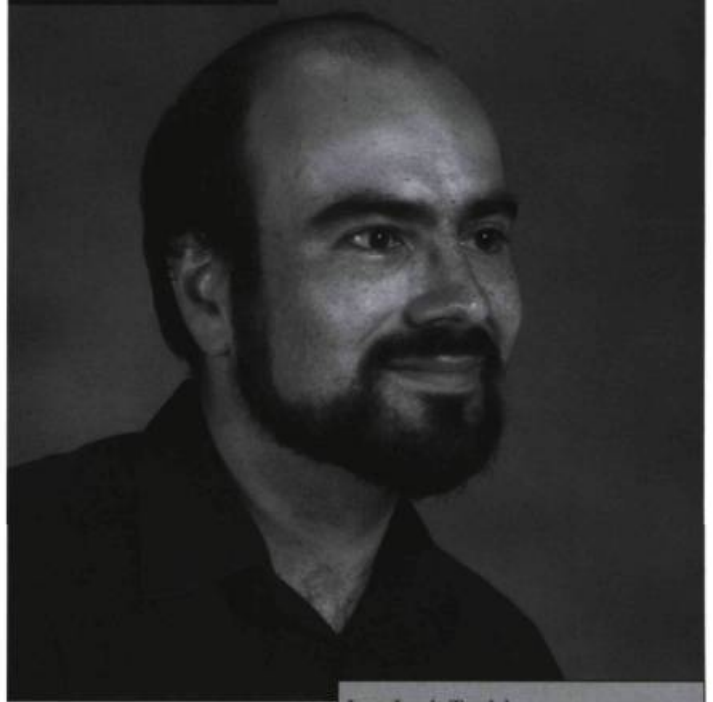
Plus que tout, la plupart du temps de manière limpide, mais fort dense et intense, ce recueil dessine une sorte d'autoportrait fortement esthétisé — diffracté — de son auteur, le narrateur se nommant souvent lui-même Pellerin et évoquant, dans son style si particulier et avec son humour caustique, sa vie en Mauricie, ses voyages, ses conférences, des bribes de vie et d'enfance réelles ou imaginaires, des amours parfois atroces (certainement imaginaires) et, à l'ultime bout du recueil, ces textes sur la paternité, si tendres et si moelleux que l'on pourrait se demander si nous lisons toujours le même auteur, comme transfiguré au contact de l'enfance qu'il a (re)créée par la magie du verbe qui s'est fait chair. Voilà bien une œuvre des plus étonnantes et des plus originales dans le paysage littéraire actuel.

FANTASTIQUE, S-F ET RÉALISME

Bien connu dans le milieu de la science-fiction québécoise et canadienne, Jean-Louis Trudel a surtout publié des romans jeunesse (plus de vingt depuis 1994). Après deux autres romans parus chez Fleuve noir, *Jonctions impossibles* est sa troisième œuvre pour « adultes », bien que l'on sente à l'occasion que la tendance jeunesse prend le dessus. Avec ses onze nouvelles, dont huit ont déjà paru dans des revues, le recueil couvre dix-sept années d'écriture, la plus ancienne, « Jonction », ayant été publiée dans le fanzine S-F *Samizdat* en 1987, et la plus récente, « Ce sang qui désaltère », dans *Virages. La nouvelle en revue*, équivalent torontois d'*XYZ. La revue de la nouvelle*.

Outre sa traversée des genres fantastique, merveilleux et S-F, avec un brin de réalisme à la fin, le recueil est parcouru par deux tendances : le souci écologique et la « survie » sous diverses formes. Côté écolo, « Enfants du soleil » illustre les dangers des rayons pour les enfants blancs ; dans « La clé

JEAN-LOUIS TRUDEL



Jean-Louis Trudel

Jonctions impossibles



des songes », un préposé aux arrivées des damnés sur la Lune accuse ces derniers de « complicité dans l'assassinat d'une planète » (p. 42). « L'amour est une noyade » raconte l'histoire d'un Indien, mort/vivant et toujours enragé parce que les Blancs polluent une rivière avec des billots. Le « message » dans ces textes est lourdement accentué par leur visée pédagogique.

À l'autre bout du spectre, des textes parfois emberlificotés et qui problématisent l'histoire passée autant que future. « Report 323 : A Quebecois Infiltration Attempt » se déroule après l'indépendance du Québec : un

Franco-Ontarien, *alter ego* de Trudel, est échangé contre un Canadien anglais arrêté à Nicolet pour avoir commandé un « hot dog » en disant « chien chaud », alors qu'à cette époque on dit « wiener ». Parodie un peu faible de ce qui pourrait se produire si le Québec devenait indépendant. Deux nouvelles plongent dans l'histoire du Canada, l'une, « Ce sang qui désaltère », mettant en scène un « survivant » (mort/vivant encore) de la bataille du Long-Sault qui vit toujours 300 ans plus tard, jusqu'à ce qu'il demande à un ami de l'attacher à un poteau et de lui tirer une balle dans le cœur. Fort bizarre ! Finalement, c'est la survie du Canadien français qui domine la fin du recueil : « L'homme possédé » raconte la prise de possession d'un enfant de Saint-Boniface par l'âme errante de Louis Riel, tandis que « Les Prairies, à l'oubli livrées » fait figure de plainte du Canadien français errant qui parle de son « pays qui [l']a oublié et qui oublie [ses] ancêtres » (p. 136). Discours plus que récit sur une sorte de douleur retenue qui fait écho euphémisant aux mots du poète franco-ontarien Patrice Desbiens (*L'homme invisible*) : « J'ai beau être invisible, j'existe quand même. » (p. 136) Ce cri du cœur confère à ce recueil somme toute honnête une valeur à la fois sociologique et personnelle.